

CHAPITRE 6

La flèche d'Orléans

ILS la regardaient tous filer à bride abattue, bannière flottant au vent, vers les murailles de la cité, que le siège anglais n'avait jamais réussi à encercler complètement, bien que les forces de l'ennemi fussent bien supérieures à toutes celles que le Dauphin avait voulu lui opposer jusqu'alors.

Du plus loin qu'elle avait aperçu les tours de l'enceinte d'Orléans, Jeanne, piquant des deux, avait distancé l'ost et, sourde aux avertissements des capitaines, elle s'était précipitée ainsi, au grand galop de son destrier, vers ce lieu que ses vœux, stimulés par ses conseillers célestes, lui représentaient toujours comme le premier but à atteindre.

– Elle monte bien, mordieu ! apprécia La Hire. Pour une fille du petit peuple !

– N'avez-vous point encore compris qu'il ne s'agit nullement d'une simple paysanne, encore moins d'une de ces ribaudes qui manquent tant à nos hommes ?

La Hire haussa les épaules à cette remarque du duc d'Alençon. Xaintrailles répondit à sa place :

– Je ne sais si les ribaudes manquent aux hommes : cette pucelle les a comme enchantés, subjugués. Si leurs sens les plus primaires s'en trouvent privés, ils ne semblent guère s'en soucier, au point que l'on pourrait s'en étonner grandement. Vous souvenez-vous ? Aucune protestation de leur part quand Jeanne, le jour de notre départ, a chassé toutes les putains à coups du plat de son épée !

– Certes, renchérit le duc, elle faisait songer au Christ chassant les marchands du Temple avec son fouet de cordes.

– Et depuis, pas une plainte, pas un mot de révolte ! C'est de la magie !

– Non, messire Xaintrailles, c'est de la foi, celle qui porte désormais nos soldats. Ils ne seront plus bousculés, massacrés et ridiculisés comme lors de la bataille des harengs !

Xaintrailles sentit la fureur mordre ses entrailles à l'évocation de cette ultime intervention des forces armées du Dauphin, à laquelle il avait participé, pour priver les Godons de leur ravitaillement. Non seulement le convoi de harengs approvisionnant l'ennemi n'avait pu être ni capturé ni détruit, mais encore maint bon soldat de France avait trouvé la mort en cette malheureuse aventure.

– Ce n'est toujours pas cette pucelle qui va venger nos morts ! maugréa-t-il.

– Cessez de te morfondre, compagnon ! fit La Hire. N'es-tu point heureux comme tes soudards, impatient comme eux d'en découdre ? Je ne les ai point vus ainsi depuis bien longtemps, avec ou sans ribaudes !

Ils ricanèrent, puis se turent en voyant approcher Gilles de Rais. Le Breton avait sa figure des mauvais jours : la veille au soir, sa manécanterie n'avait pu le ravir par ses voix d'anges, la plupart des enfants ayant attrapé de mauvaises fièvres en cette saison où chaleur et humidité douceâtre coexistaient chaque jour pour le désagrément de l'expédition. Pierrenet lui-même était fébrile et l'humeur de Gilles s'en ressentait : il suffisait de le voir houspiller son cheval. Mais voici qu'il dépassa les capitaines pour poursuivre Jeanne. Ils en restèrent d'abord pantois, puis, pleins de curiosité, pressèrent le pas de leurs montures.

Ils en furent pour leurs frais : l'entrée à Orléans demeura en tous points semblable à la sortie de Chinon, la semaine précédente. Bourgeois et tâcherons se pressèrent hors de la cité pour faire cortège à Jeanne et à l'armée en chantant des noëls, les mains jointes et leurs visages larmoyants de joie. Les anciens écorcheurs qu'étaient La Hire et Xaintrailles ne se

souvenaient d'aucun accueil de ce genre dans les villes et places-fortes qu'ils venaient jadis assaillir. Eux-mêmes et le duc d'Alençon considéraient avec surprise Gilles de Rais et Jeanne chevauchant côte à côte, comme s'il la chaperonnait à l'instar de Jean d'Aulon, que le Dauphin avait donné à la Pucelle comme écuyer, et ce moinillon dit Pesquerel qui ne la quittait pas d'un pouce. C'était si peu dans les habitudes du seigneur breton, que sa bougrerie tenait même constamment éloigné de sa propre épouse !

Mais voici que la populace faisait place, que capuches et chaperons quittaient les têtes, que les révérences commençaient : en sa tenue d'apparat, le Bâtard d'Orléans, Dunois en personne, venait à cheval à la rencontre de Jeanne :

– Holà, ma belle ! la salua-t-il sans façons. Quel message m'apportes-tu donc de la part du Dauphin ?

– Mon message du Ciel, répondit Jeanne, le plus humble de vos serviteurs le connaît désormais, Bâtard¹ ! Quant au message écrit du Dauphin Charles, Jean d'Aulon vous le remettra en votre château. Mais vous savez sans doute déjà qu'il vous mande de vous placer sous mes ordres ou plutôt sous ma bannière. Jésus-Maria et sus aux Anglais !

Dunois fit la moue, comme Jeanne s'y attendait : le Bâtard d'Orléans, guerrier bafoué par le sort de sa ville, n'eût jamais souhaité obéir aux ordres d'une femme, fût-elle envoyée par le Dauphin Charles. Mais ses espions, ainsi que Jeanne l'avait dit, l'avaient déjà amplement renseigné sur la personnalité qu'il recevait en ce jour : n'avait-elle pas tenu tête aux docteurs de l'Église, répondant même à l'un d'eux, qui s'informait de la langue dont usait le conseil de Jeanne, que cette langue, au moins, était meilleure que la sienne !?

Comme toujours, avec Jeanne, les choses traînèrent le moins longtemps possible. Il fallait néanmoins laisser souffler la troupe, permettre aux capitaines de s'accorder avec Dunois.

C'est sur ce point, justement, que Jeanne prit à partie le Bâtard d'Orléans, dès qu'ils furent tous réunis dans sa haute salle. Plusieurs heures avaient été nécessaires pour se dépêtrer des adorations de la populace, et chacun aspirait à plus de tranquillité, ne fût-ce que pour s'entretenir des opérations militaires à venir. Jeanne elle-même n'avait pas refusé un verre de vin et une collation composée de noix et de pain bis. Puis, Dunois avait étalé sur la table un plan grossièrement dessiné par l'un de ses officiers :

– Voyez quelle est la situation, bien que certains d'entre vous la connaissent déjà – son regard faisait le tour des capitaines, qui attendaient la suite sans faire de commentaires. Vous avez pu entrer dans ma ville par le nord, puisque les Godons ne l'encerclent pas complètement, et puis...

– Et quelle est la raison de cet encerclement incomplet ? demanda Jeanne.

Dunois ne cacha pas son agacement d'être interrompu par cette presque femme – tant par son jeune âge que par sa vêtue incongrue –, tandis que celle-ci soutenait son regard : elle n'avait pas manqué de remarquer que Dunois ne s'adressait qu'aux capitaines, négligeant volontairement de lui parler directement ; tout juste tolérait-il sa présence à ce conseil de guerre improvisé.

Il répondit néanmoins à la question posée :

– La raison est évidente : les armées anglaises occupent tout le Nord de la France, même Paris, même le duché de notre malheureux compagnon, ajouta-t-il en regardant d'Alençon qui fit la grimace. Les Godons n'ont donc pas besoin d'encercler toute la ville alors que, par le nord, elle débouche sur un territoire qu'ils contrôlent d'une manière absolue.

– Nous saurons leur arracher ce contrôle après avoir délivré ta ville, Bâtard, je te le promets. Poursuis donc.

¹ Cette appellation n'a rien d'injurieux : bien des fils illégitimes de rois et de grands seigneurs s'enorgueillissaient de cette naissance souvent adultérine. En règle générale, ils avaient d'ailleurs droit, sinon à une part d'héritage, du moins à la considération de leurs géniteurs et de leurs proches.

– Merci ! bougonna-t-il ironiquement. Voyez donc au sud, la bastille de Saint-Loup, devant l'île du même nom, ainsi que les Tourelles, devant le pont que nous avons coupé. Il y a encore quelques bastilles vers l'ouest, comme celles de Champ-Saint-Privé, celle de Saint-Laurent... mais elles sont de peu d'importance, comparées à Saint-Loup et aux Tourelles.

– Vous voulez dire, sire Dunois, que prendre cette bastille couperait la route du ravitaillement aux Anglais et que la chute des Tourelles romprait l'encerclement ? intervint Gilles de Rais.

Il avait parlé de sa voix grave, celle qu'il prenait pour annoncer toutes ses décisions ; sa remarque n'était pas une question mais l'expression d'une certitude. Dunois le considéra non sans admiration, notant du coin de l'œil que le regard de Jeanne vers le sire breton était semblable au sien.

– Vous avez deviné, sire de Rais. Tels sont les deux verrous du siège anglais.

– Autant dire les deux pièges dans lesquels ils espèrent nous voir tomber une fois de plus ! grommela Xaintrilles. Maintes fois, nous les avons attaqués, notamment Saint-Loup lors de cette maudite bataille des harengs !

– Et tout ça pour rien, foutredieu ! renchérit La Hire. Ils nous ont bien botté le cul, les fils de putes !

– Messire La Hire, ne jurez point ! fit Jeanne.

– Ce n'est point de jurer dont j'ai besoin, gronda-t-il, mais de combattre !

– Et moi donc ! reprit Jeanne. Croyez-vous que le Ciel soit patient ? Détrompez-vous, seigneurs, et courons sus aux Anglais !

*Lisez le roman complet dans la Sainte et le Démon
À commander sur ce site*